

Anne Duchaine

# **BORMIS**

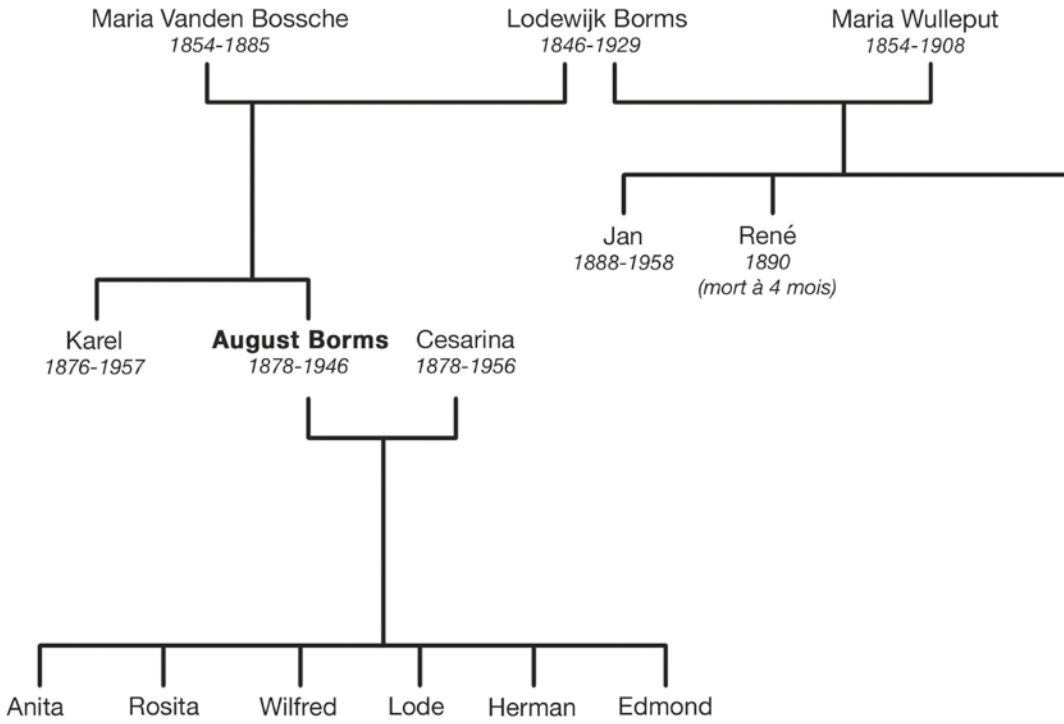


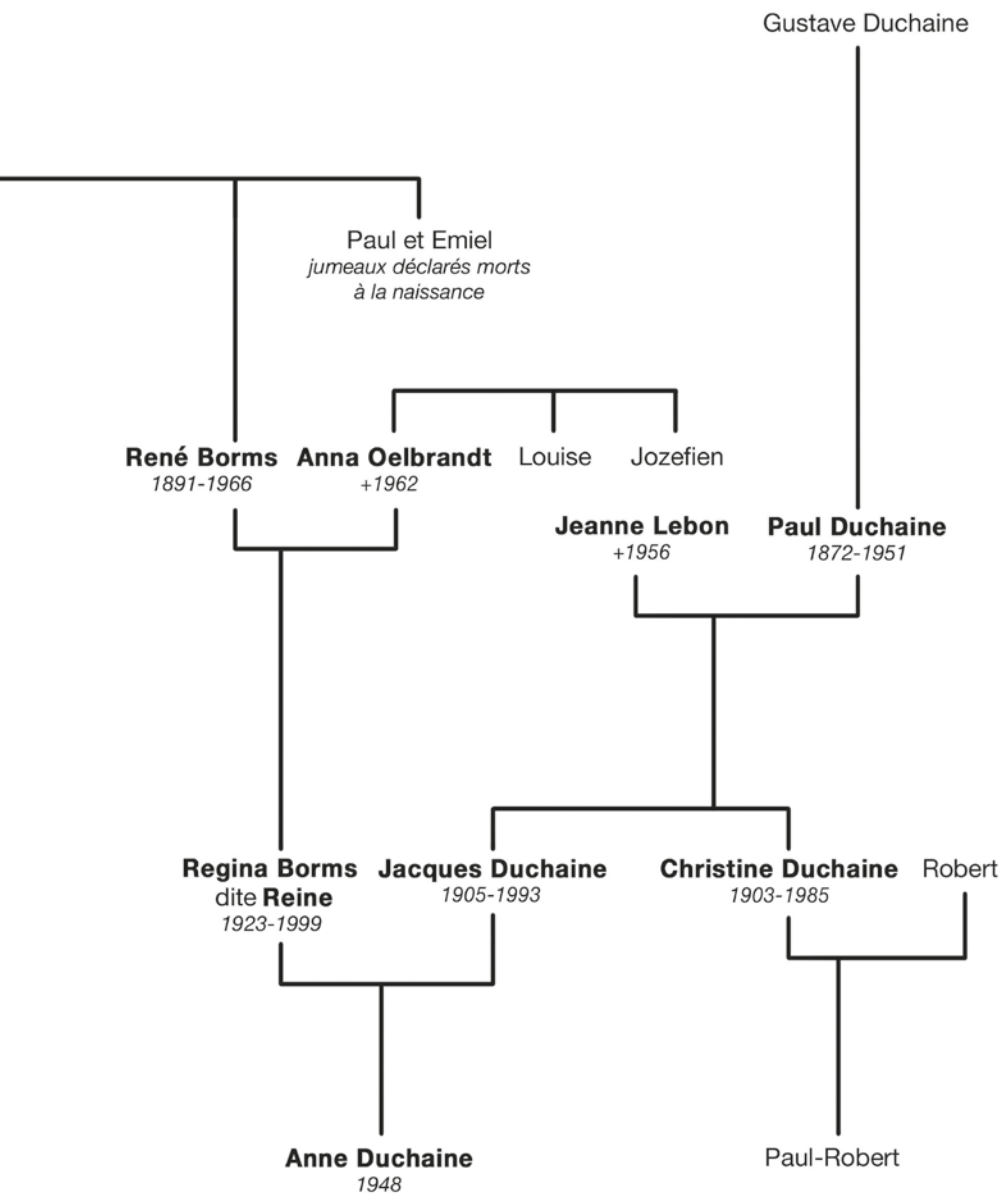
*Au nom des hommes en prison  
Au nom des femmes déportées  
Au nom de tous nos camarades  
Martyrisés et massacrés  
Pour n'avoir pas accepté l'ombre  
Il nous faut drainer la colère  
Et faire se lever le fer  
Pour préserver l'image haute  
Des innocents partout traqués  
Et qui partout vont triompher.*

**LES SEPT POÈMES D'AMOUR EN GUERRE**

**JEAN DU HAUT - 1943**

Bibliothèque française, réédition en 1944 sous le nom Paul Eluard.







## PROLOGUE

C'était au temps où papa se rendait dans des lieux appelés des congrès, ou descendait en kayak des gorges appelées Verdon ou Tarn. Il en revenait la peau rouge parsemée de taches de rousseur.

C'était au temps où des enfants chantaient *J'ai perdu mon Eurydice* et où la reine Élisabeth s'intéressait aux papas médecins et aux enfants de déportés.

Maman, elle, revenait d'un étrange lieu appelé les camps. Là où on l'avait forcée à se mettre nue, se vêtir d'une robe rouge trop grande et d'un manteau vert qui avaient appartenu à une autre, le tout tenant avec une ficelle. Où l'on a dû dormir entassées dans des baraquements, les prisonnières politiques avec les prisonnières de droit commun. Baisser la tête sous les invectives, les coups et les brimades des geôliers. Les SS. Maman disait : « Il faut s'habituer au camp et donc ne pas regarder les SS dans les yeux ni leur faire plaisir en montrant que l'on est affectées par ce qu'ils nous font. ».

« *Nacht und Nebel* ». « Nuit et brouillard ». Comme évaporés. Les prisonniers politiques, hommes et femmes venus de toute l'Europe, étaient coupés de leur famille, enfermés dans divers camps de concentration et soumis aux travaux forcés. La plupart

d'entre eux sont morts. Comme s'ils n'avaient jamais existé : Nuit et brouillard !

Savaient-ils, tous ces résistants de la première heure, quels étaient les desseins de leurs bourreaux ? Ma mère, Regina Borms, dite Reine, savait. Car elle avait lu *Mein Kampf* de la première à la dernière ligne. En allemand. Elle avait compris que l'objectif du Troisième Reich, des nazis, était l'élimination des Juifs, des opposants (les communistes, les francs-maçons, etc.), des Tziganes, des homosexuels, des malades mentaux, des infirmes... De tous ceux qui dérangent leur idéal délirant.

Un de leurs objectifs était d'obtenir une race aryenne pure et germanique peuplant des régions « nettoyées », de la Bretagne aux confins de l'URSS. En exploitant toutes les ressources. Certains scientifiques cautionnèrent la notion de race biologique. Comment « protéger » le sang allemand ? La méthode finalement adoptée fut simple : la mort industrialisée, pratiquée systématiquement, dans tous les territoires occupés et la reproduction humaine entre aryens.

Les livres au feu. La peinture moderne à l'index. Seules de grandioses mises en scène glorifiant le pangermanisme avaient droit de cité. Le pays qui a enfanté Goethe, Bach et Nietzsche s'est donc rendu responsable de cette ignominie appelée le nazisme. Ignominie supportée par les industries allemandes qui cherchaient un nouvel essor après la défaite en 1918 : il y avait des profits à la clef, même si l'idéologie sous-jacente était mortifère et si la guerre allait emporter par millions les populations civiles et les militaires.

Le parti nazi allemand, nationaliste, accéda au pouvoir grâce à un électorat fasciné par un pouvoir fort qui accepta rapidement les déportations.



Pouvait-elle imaginer, cette mère attachante, mais orgueilleuse, humble, mais intransigeante, que moi, sa fille, Anne, je dépouillerais ses courriers, ses photos, son passé ? Que je dialoguerais avec elle, décédée vingt ans plus tôt, lors d'une émission intitulée *De mère en fille* et diffusée, durant l'hiver 2020-2021 par la radio belge francophone et diverses radios locales ?

Car j'ai reçu «la guerre en héritage». Plus facile de converser aujourd'hui avec elle absente. Lorsqu'elle était de ce monde, il m'était interdit de m'engouffrer dans son passé, dans ses souvenirs, dans sa vie. Comment dialoguer avec des survivants ? Car ils reviennent de l'Enfer, d'un au-delà inimaginable.

Je vous parlerai donc de la démolition d'une femme qui ne put jamais oublier ce qu'elle avait vu et vécu. Partons sur les chemins de l'intransmissible. Je marche sur des œufs : je vais combler des silences et mettre des mots sur l'innommable.

Je ne suis pas historienne<sup>1</sup> et mon propos, inscrit dans le cours de la Seconde Guerre mondiale, ne doit pas dissimuler, au-delà de ses liens avec l'Histoire, le cœur de mon projet d'écriture : le vagabondage dans ma mémoire et ses racines dans l'intimité et les souvenirs familiaux. Le récit peut donc prendre des chemins de traverse et se dérouler en dehors d'une stricte chronologie.

Au hasard de mes rencontres, de mes amitiés et de ma plongée dans les archives familiales, cette grande randonnée m'a également emmenée bien loin de ma famille nucléaire.

J'ai pris la liberté de m'appuyer sur des romans. La littérature m'a ainsi permis d'intégrer la Résistance à chaud. D'en vivre les moments de solidarité, de doute et de peur. Les traversées du deuil, car l'ennemi fut sans pitié et tuait sans état d'âme.

Seule la littérature serait-elle capable de « dire le réel concentrationnaire »<sup>2</sup> ? Comment relater « l'intransmissible des camps

de concentration » alors que s'y déroulait, dans une organisation parfaitement orchestrée par les démiurges du nazisme, le chaos de l'esclavage et de la mort ?

L'art dans ses diverses expressions comble les silences. Seuls les mots peuvent délivrer du silence ; les dessins, remettre de la vie dans un regard figé par l'horreur ; la musique et les chants nous relier à la volupté du bercement.

Les faits et les documents écrivent l'Histoire. Mais que faire face aux « cendres froides », excepté tenter de débusquer ce que furent les vies enfouies et à jamais silencieuses ?

Que les historiens m'excusent des erreurs qui se seraient insinuées dans mon propos ; les empreintes mémorielles ne sont pas vérités historiques. Elles en sont ici le reflet.





## QUAND ELLE CHANTAIT SCHUBERT

La jolie jeune fille pédale à toutes jambes. A-t-elle vingt ans ? Elle est en retard : elle a un peu bavardé avec Denise qui lui a prêté son vélo. Elle descend l'avenue Buyl à toute allure, longe les étangs d'Ixelles, traverse la place Flagey et monte vers la place Blijkaert. Elle ne voit pas les rails de tram et la voilà étalée de tout son long dans la rue heureusement déserte. C'est la tombée de la nuit et il faut faire vite : son rendez-vous n'attendra pas. Son cabas ne s'ouvre pas : elle enfourche sa bécane et la voilà repartie. Elle transporte des armes et poursuit son chemin.

Mais sait-elle que le temps avance inexorablement vers son arrestation, celle de son amoureux, de ses amis, et que la plupart de ses camarades mourront après avoir été pris dans la nasse des dénonciations, de la délation si bien orchestrée par l'occupant allemand ? Par les nazis.

J'écoute cette voix enregistrée en 1985, tellement juvénile lorsqu'elle raconte une jeunesse étudiante à l'Université libre de Bruxelles, puis à l'Université de Liège. Avant cela, son enfance pauvre, les parents Anna Oelbrandt et René Borms, victimes collatérales d'August Borms, le demi-frère aîné de René, collaborateur déjà durant la Première Guerre.

Je ne reconnais pas cette jeune fille joyeuse, rieuse, amoureuse de littérature anglo-saxonne, avide de connaissance. Qui, en tant que secrétaire du Rassemblement étudiant de l'Université de Liège, fut capable de fédérer des étudiants de toutes les facultés, médecine, sciences, lettres. Qui fut l'amie et la complice de résistants de tous bords – étudiants catholiques et libéraux – et de toutes origines sociales.

Sur un tract communiste, elle avait repris une phrase de Staline qui exhortait l'étudiant communiste à être « meilleur en tout ». Cette exigence de perfection, je la retrouverai dans le regard sévère qu'elle me jetait, devenue mère, lorsque, même très petite, je m'opposais ou, simplement, je lui déplaisais.

Cette voix qui, après-guerre, laissait passer son unique souffle de vie quand elle chantait Schubert, je la retrouve ici, relatant joyeusement ses jeunes années. Tout ce qui en fit une résistante, une déportée, une rescapée. J'en suis stupéfaite. C'est donc ainsi qu'elle s'est construite : dans l'avidité d'apprendre, de comprendre, de parler plusieurs langues, de lire des nuits entières, d'écrire, d'échanger, de militer, de rire.

Je n'ai pas connu ma mère ou plutôt celle que j'ai connue n'était pas la vraie Reine Borms. Elle disait parfois : « Les camps m'ont retournée comme une chaussette. » Elle avait raison et je le découvre longtemps après sa mort!

Prenant le temps à rebours, je me plonge dans la vie de cette mère inconnue. Baladons-nous dans les chemins multiples de la mémoire, des sentiments intimes aux aspirations universelles. De la réalité la plus noire à la promesse de la victoire.







Chapitre 1.  
**UNE MÈRE, RÉSISTANTE  
ET DÉPORTÉE**

**Un patronyme maléfique**

Regina Borms, dite Reine, résistante active à dix-huit ans à Bruxelles, intégrée ensuite dans l'Armée belge des Partisans à Liège, fut arrêtée par la Gestapo fin avril 1944. Déportée à Gommern, Ravensbrück et Sachsenhausen en Allemagne, elle revint en Belgique en juillet 1945. Comment une petite fille née en province flamande dans une famille ordinaire devint-elle une étudiante et une résistante communiste engagée dans une université francophone belge et une déportée qui tint tête aux bourreaux nazis ?

*Née cinq ans après la Première Guerre mondiale*

Née en septembre 1923 dans l'austère Saint-Nicolas-Waes, petite bourgade commerçante proche d'Anvers, la destinée de Regina Borms (dite Reine) fut inscrite dans une parenté malheureuse dès avant sa naissance.



Anna et René Borms

August Borms, demi-frère du futur papa, de treize ans son aîné, suggéra-t-il, comme il me fut rapporté, le prénom Regina pour l'enfant à naître ? Car, en 1923, August Borms est en prison suite à sa condamnation à mort en 1919 pour haute trahison et atteinte à la Sûreté de l'État.

Regina était la petite héroïne d'une histoire dessinée dans les journaux de l'époque. Ce prénom, de ce fait devenu populaire, fut donc attribué à la petite fille. Bien vite, je ne sais pourquoi, on l'appela Reine. Est-ce August Borms qui l'a choisi ? Toujours est-il que la légende est tenace et j'y vois les prémices de l'empreinte future de cet activiste et nationaliste flamand notoire sur la vie de toute ma famille maternelle.

August Borms a marqué profondément le destin de la petite Regina et de ses parents. Personnage politique bien connu en Flandre, nationaliste flamand, il avait collaboré avec l'occupant allemand très tôt durant la Première Guerre mondiale. S'engageant donc bien au-delà de la défense de la langue flamande dans un pays où la langue française était socialement et culturellement dominante.

Je n'ai jamais eu le moindre contact avec les descendants d'August Borms et il m'en coûte d'évoquer ici un homme au parcours douteux qui, probablement malgré lui, a fait beaucoup de tort à son demi-frère René, mon grand-père, et à sa nièce Reine.

### *August Borms, d'abord travailleur social au Pérou*

J'ai construit les pages consacrées à August Borms, de sa naissance en 1878 à sa mort en 1946, en me référant à diverses sources. Je me suis essentiellement basée sur des écrits, des textes biographiques, des articles le concernant et sur les archives composant son dossier répressif lorsqu'il fut jugé par la

Cour militaire après la Seconde Guerre mondiale. Des documents retrouvés au sein de ma famille et, enfin, le souvenir de quelques réflexions de ma mère à son propos ont, je l'espère, apporté une touche personnelle et inédite à ce chapitre. Il était pourtant difficile de reconstituer le parcours de cet aïeul fantomatique. Probablement car je sais les souffrances et le poids que constitua cette filiation pour ma mère. Mais, que je le veuille ou non, mon destin, tel qu'il s'est imposé, en est, même très partiellement, son héritage. Alors, allons-y... August Borms, second fils de Lodewijk Borms<sup>3</sup> et de Maria Vanden Bossche, est né le 14 avril 1878 à Saint-Nicolas-Waes. Sa mère est morte en 1885, à 31 ans, lorsque August est âgé de sept ans. J'ignore la cause de son décès. Le père, ouvrier, s'est remarié peu de temps après son veuvage avec Maria Wulleput, fille de son patron, commerçant prospère de Sint-Niklaas-Waes.

August et son frère aîné Karel vécurent dès lors dans une famille recomposée aisée qui accueillerait à son tour deux fils, Jan et René. René, mon grand-père maternel, né treize ans après August.

Christine Van Everbroeck, dans une biographie consacrée à August Borms, indique [qu'il] « naît à Saint-Nicolas au sein d'une famille en pleine ascension sociale. Par son second mariage avec la fille d'un fabricant de tabac, le père d'August s'est hissé du statut d'ouvrier d'usine à celui de commerçant en vins et liqueurs »<sup>4</sup>.

Les racines sociales de la famille m'étaient inconnues jusqu'il y a peu. Rien à voir, semble-t-il, avec la paysannerie flamande de l'époque, pauvre, misérable parfois, à telle enseigne que les plus démunis « émigrent » en Wallonie. Le sud du pays, plus industrialisé, est, à l'époque, une région prospère et attractive.

Les Borms sont de religion catholique, avec des pratiques différentes selon les fils. August, très croyant, à la ferveur quasi

mystique, vivait durant les dernières années de sa vie au rythme des prières. René, le cadet, cultivait un rapport disons décontracté à la religion. Croyant, il laissa sa fille libre de ses opinions lorsqu'à quatorze ans, elle se déclara résolument athée.

Le parcours d'August Borms est singulier. Licencié en philologie germanique de l'Université catholique de Louvain en 1901, il enseigna quelques années dans divers athénées avant de partir en mission au Pérou avec d'autres enseignants, accompagné de son épouse Cesarina Smet (1878-1956) fille d'un commissaire de police. Frappé par le mépris entretenu au Pérou à l'égard de la langue amérindienne, August Borms ne tarda pas à faire une analogie avec le flamand, langue considérée comme secondaire dans la Belgique de l'époque. Au terme de son séjour, il publia *Vier jaar in't land der Incas* (*Quatre ans au pays des Incas*), où il relata ses observations et ses activités dans différentes contrées du Pérou.

Soixante-dix ans plus tard, la presse flamande titrait : August Borms *De eerste Vlaamse ontwikkenlingswerker*<sup>5</sup> (« Le premier Flamand travailleur social en développement »). Le terme « développement » est à entendre comme le travail interactif avec une population – supposant l'intégration du travailleur social dans un milieu donné – afin d'y encourager et soutenir des changements dans différents domaines (santé, scolarisation, irrigation, urbanisation, etc.).

Récemment, mon cousin André Oelbrandt, qui a rencontré August Borms une seule fois alors qu'il était enfant, m'a glissé : « Il aurait mieux fait de rester au Pérou ! »

## ***Collaboration avec l'Allemagne durant la Première Guerre mondiale***

Car entre le séjour au Pérou et la Première Guerre mondiale, l'homme a bien changé. Nommé à l'athénée d'Anvers, il s'est promis de défendre la langue flamande, milite pour que l'Université de Gand devienne néerlandophone et part en Flandre française pour y propager ses idées.

Selon Kris Deschouwer<sup>6</sup>, « l'histoire du nationalisme flamand commence au XXI<sup>e</sup> siècle, quoique le problème flamand n'est pas vraiment un problème politique à cette époque. C'est un problème qui ne divise pas les élites, qui seules ont le droit de participer à la politique. Les élites du nord du pays sont francophones aussi [...] La langue y marque la différence sociale, est un "mur social" »

À ce point de mon récit, nous sommes au début du XX<sup>e</sup> siècle et August Borms épouse la cause pour laquelle il est prêt à mourir, la défense de la langue et du nationalisme flamands quel qu'en soit le prix. Une « obsession » sa vie durant.

Avec ses amis activistes Herman Vos et Antoon Jacob, il se radicalise, conclut en 1915<sup>7</sup>, donc au début de la Première Guerre mondiale, un pacte faustien avec l'occupant allemand, collaborant ainsi avec l'ennemi de la Belgique. Conscients des tensions linguistiques en Belgique, les Allemands s'appuient sur cette tension en promettant la scission du pays et l'indépendance de la Flandre. Cette *Flamenpolitiek*, à comprendre comme la politique en faveur des Flamands, fut pratiquée par les Allemands durant les deux guerres.

Les composantes idéologiques de l'activisme sont diverses durant l'entre-deux-guerres. Ainsi, Borms et Jacob, nationalistes petits-bourgeois, semblent très éloignés de Jef Van Extergem, membre de la Jeune garde socialiste d'Anvers depuis 1912<sup>8</sup> et

rédacteur en chef, à dix-huit ans, du magazine *De Socialistische Vlaming*<sup>9</sup>. Issu d'une famille anversoise socialiste et flaminguante, ce dernier revendique la reconnaissance des droits des Flamands et lutte pour une Flandre indépendante dans une république socialiste. Pour lui, la question flamande est d'abord une question sociale.

Durant deux décennies se noua néanmoins une étonnante amitié entre Borms et Van Extergem. Poursuivi en tant qu'activiste après la Première Guerre, Jef fuit en Allemagne et rejoint le mouvement révolutionnaire spartakiste<sup>10</sup>.

Revenu à Anvers, arrêté sur ordre du bourgmestre d'Anvers Jan-Baptist De Vos, il est jugé aux Assises en juin 1920 et August Borms témoigne à son procès. Emprisonné à deux reprises, libéré en 1928, Van Extergem se présente aux élections législatives anticipées à Anvers et récolte 3 083 voix avec l'étiquette *stalinist*<sup>11</sup> ! L'amitié avec Borms s'effritera au gré des années pour se rompre définitivement en 1941 lorsque ce dernier s'engage dans le national-socialisme. Jef, résistant antinazi, lui promet de le « fusiller si c'est nécessaire pour la cause ». Il meurt à Ellrich (Dora) en mars 1945.

Van Extergem est décrit comme un idéaliste : le contraire d'un idéologue. Les mêmes termes que ceux attribués à Borms. Décidément ! Pourquoi l'idéalisme ainsi que le romantisme sont-ils si souvent accolés au nationalisme ?

À l'opposé de Van Extergem, Max Gunther, originaire d'Anvers, activiste lui aussi, choisit le chemin de l'extrême droite, prend la nationalité allemande, devient un policier politique et participe à la répression contre les spartakistes.

Que deviennent les trois fils aînés de Lodewijk Borms, Karel, August et Jan, activistes<sup>12</sup> durant la Première Guerre mondiale ? August s'enfonce de plus en plus dans un nationalisme proger-

manique. Jan, condamné en Belgique pour activisme, se réfugie à Voorbrug, au sud des Pays-Bas.

Condamné à vingt ans de travaux forcés, Karel, jeune médecin diplômé de l'Université catholique de Louvain, fuit en 1920 aux Pays-Bas. Un an plus tard, il passe l'examen lui permettant d'exercer la médecine. Il deviendra ensuite un farouche opposant aux idées d'extrême droite. Lors de la guerre d'Espagne, il soutient les Républicains et influence certainement sa nièce Reine qui séjourne dans sa famille durant les vacances scolaires.

Mais revenons quelques années en arrière : en 1918, l'armée allemande vaincue, la Belgique s'apprête à juger les traîtres (wallons comme flamands). August Borms se sent en danger, fuit en Allemagne avec sa femme et ses six enfants. Sans rentrées financières, tous reviennent en Belgique et August Borms, recherché par la Sûreté de l'État, est arrêté le 9 février 1919 sur l'ordre du bourgmestre d'Anvers.

### ***Procès de 1919 et première condamnation à mort***

Les conseils de guerre étaient compétents pour juger les collaborateurs jusqu'à la loi du 30 avril 1919. Ensuite, les juridictions civiles ont pris le relais en cas d'infraction à la Sûreté de l'État<sup>13</sup>. August Borms sera donc jugé par la cour d'assises du Brabant et son procès débute le 6 septembre 1919. Deux avocats le défendront, un avocat du Barreau d'Anvers, maître Schiltz et un peu plus tard, maître Van Dieren, un avocat qui, au contraire de Schiltz, accepte que son client fasse de son procès « un show à grand retentissement »<sup>14</sup>.

Les déclarations d'August Borms en 1919 et lors de son audition en 1945, à la veille de son procès pour collaboration durant la Seconde Guerre mondiale, frappent par leur similitude : 1945 sera le remake de 1919. August Borms n'a pas bougé d'un pouce :



la Flandre vaut toutes les compromissions ; cyniquement, il affirme que la fin justifie les moyens et qu'il se serait allié au diable pour défendre la Flandre opprimée. L'accusé assume pleinement ses choix, se bat pour ses idées<sup>15</sup>.

Mais l'Allemagne de 1940 ne sera pas celle de 1914 et August n'hésitera pas à collaborer avec les nazis. Quand on parle du « diable »... Autre analogie : l'avocat Van Dieren a comparé Borms, dans sa plaidoirie, au Christ « montant le Golgotha pour sauver son peuple ». Nous verrons que la date de l'exécution d'August en 1946 fut choisie en référence à la mort du Christ. L'avocat Schiltz, moins pompeux, insista, lui, sur le « désintéressement d'un homme ». Il ne fallut que trois quarts d'heure de délibération en 1919 pour déclarer August Borms coupable de trahison et d'atteinte à la Sûreté de l'État. Le verdict est implacable : la mort.

Le journal francophone *Le Soir* a feuilletonné le procès. Il relate qu'à l'annonce du verdict, l'accusé s'est déclaré prêt au « sacrifice suprême » et qu'à l'annonce de la peine, il « se tourne vers la salle et crie "*Vliegt de Blauwvoet*"<sup>16</sup> ». Des voix, dans la salle, répondent « *Storm op zee* », en référence à un roman de Henri Conscience<sup>17</sup> devenu cri de ralliement dans les manifestations flamandes.

August Borms fut l'objet de nombreuses caricatures<sup>18</sup> ; un journaliste du *Soir* le compare à « un fakir perpétuellement en contemplation de son nombril [...] ambitieux, envieux, comme tous les impuissants et les ratés »<sup>19</sup>.

### ***Un mythe en Flandre***

N'empêche, pour les prisonniers qui côtoient Borms à Louvain et pour une partie de la population flamande, il devient un mythe. Des mouvements de soutien agissent en sa faveur, orga-